

**LE MASQUE D'EBENE**  
**de Lou MARCEOU**  
**(extrait)**

© Éditions du Masque d'Or, 2022

## Prologue

**L**OÏC ne croyait guère au pouvoir magique du masque d'ébène. Pour lui, ce n'était que sornettes sans fondement et magie noire. Il l'avait néanmoins volé au vieux sorcier Womoumba avant son départ précipité de Centrafrique.

Depuis, le faciès grimaçant de bois sombre, sculpté, barbouillé de couleurs blanches et ocre, trônait au-dessus de la cheminée du salon. Cet accessoire venu d'un autre continent, ne manquait pas d'attirer la curiosité des rares visiteurs ayant le privilège de rendre visite au maître de céans et d'aviver leur convoitise. Ces derniers se découvraient des facultés jusqu'alors insoupçonnées : un centre d'intérêt soudain pour l'art brut, primitif, pour l'art africain en particulier cela allait de soi !

Pour Loïc, breton de quarante-huit printemps retiré au sein d'une région qui n'était pas la sienne – la Dordogne –, le masque n'était plus qu'un vieux souvenir. Après qu'il eut accompli de multiples péripéties sur le continent africain – le grand voyageur – comme il se plaisait à se surnommer, avait accroché l'objet à un clou à béton, témoignage indiscutable parmi tant d'autres de ses aventures au-delà des mers. Seule, sa femme de ménage témoignait quelque intérêt pour l'objet. Elle lui dispensait de temps à autre un discret coup de plumeau histoire de chasser la poussière et qui sait... peut-être les mauvais esprits ?

Quant à Loïc Le Bihan ? Pour bien situer le personnage, disons qu'à la suite de nombreux trafics et aventures plus ou moins licites à travers l'Afrique, l'homme s'était constitué un coquet magot. Un joli magot même !... et... provenance douteuse ou pas, il en jouissait pleinement au sein du magnifique domaine dont il avait fait l'acquisition voilà dix années maintenant. Le château de Théobun, surnommé aussi « Le Château du Peintre » en raison de la présence d'un peintre qui y aurait vécu entre les deux guerres. Celui-ci y serait mort, mystérieusement assassiné. Le coupable – ou la coupable car il avait de nombreuses maîtresses –, ne fut jamais identifié. L'affaire fut classée « sans suite » après la guerre.

Après la fin tragique de son occupant, le domaine connut deux autres propriétaires successifs. Ils se débarrassèrent chacun à leur tour de ce bien trop encombrant après quelques années d'exploitation. Comme sous l'emprise d'une malédiction rattachée à ces lieux, ils se retrouvèrent partiellement ruinés par les frais énormes qu'engendraient l'entretien du bâtiment, la mise en rentabilité des terres agricoles et les impôts fonciers déraisonnablement élevés. Mais il n'y avait pas que cela. Diverses catastrophes se produisirent lors de cette période : incendie d'une l'aile droite du château, bétail mort subitement victime d'une mystérieuse épidémie, récoltes de blé détruites par des orages violents la veille des moissons. Tous ces événements dramatiques contribuèrent à l'abandon de ce domaine qui resta à l'état de ruines et de friches pendant quelques années, jusqu'à son rachat par ce breton qui ne craignait ni les fantômes, ni la malédiction qui pesait sur ces lieux.

C'est ainsi qu'à la fin des années soixante, Loïc Le Bihan, qui se trouvait à la tête d'une respectable petite fortune s'en porta acquéreur.

À l'époque le domaine, comme nous l'avons vu, n'était pas vraiment au mieux de son avantage. Inhabité depuis deux ans le bâtiment se délabrait, les terres étaient en jachères et des travaux importants devaient être envisagés, notamment sur la toiture et l'aile droite qui portait encore les traces de l'incendie qui avait failli tout détruire si les pompiers n'étaient pas intervenus à temps ! Loïc avait su jouer de cet état de fait pour faire baisser le prix demandé quasiment de moitié, ce qui devenait alors une excellente affaire.

Théobun était une propriété magnifique : soixante-quinze hectares d'un seul tenant pour la moitié en terres agricoles sur le plateau, quelques hectares de bois sur la pente nord et des pâturages au sud qui s'étendaient en pente douce jusqu'en bordure du ruisseau « Le Seignal ». Le bâtiment par lui-même, surnommé pompeusement « Le Château ! », était une vieille bâtisse périgourdine récemment restaurée par son dernier acquéreur – notre breton voyageur.

L'ensemble du bâtiment formait un corps principal de forme parallélépipédique d'un étage, flanqué à ses deux extrémités d'une tour carrée au toit pointu à quatre pentes dans le style périgourdin. Ces détails architecturaux suffisaient à lui donner fière allure. De la terrasse dallée en pierres du pays, le regard s'étendait à perte de vue. Au sud et à l'ouest sur la vallée du Seignal, ce petit ruisseau méandreux qui serpentait entre les pâturages. Vers le nord et l'est, on dominait la vallée de la Dordogne jusqu'au Fleix et Sainte-Foy La Grande.

Des chênes plusieurs fois centenaires dissimulaient en partie la bâtisse, et l'enveloppaient d'une aura de mystère. Ce décor correspondait parfaitement au caractère sombre et ombrageux de son propriétaire.

Loïc était très fier de son domaine. Pour lui, c'était le fruit d'un travail acharné et rigoureux. Il avait acquit dans la région la réputation d'un gestionnaire et d'un organisateur sans faille, particulièrement dans sa spécialité : l'arboriculture. Malheureusement était associée à ce portrait flatteur l'image d'un ours difficilement abordable. Rares étaient les personnes qui pouvaient se targuer d'avoir bénéficié d'une invitation au « Château ! » depuis son installation dans la région.

Son régisseur connaissait peu sa vie privée. Seule, sa femme de ménage qui s'occupait également de la préparation des repas avait accès aux appartements de « Monsieur ». C'était une divorcée de trente-sept ans, jolie brune bien en chair. Nul secret sur le comportement du Maître et de ses relations avec elle n'avait jamais transpiré hors des murs de la mystérieuse bâtisse – bouche cousue. Rien ne filtrait de ce qui se passait à l'intérieur. Elle avait été engagée à cette seule condition et se gardait bien d'outrepasser les consignes. Elle ne s'en plaignait d'ailleurs pas le moins du monde car elle était payée nettement au-dessus du tarif syndical pratiqué généralement dans la région. Nombreux étaient ceux qui la soupçonnaient de partager de temps à autre la couche du patron, mais aucune preuve flagrante n'avait pu être établie à ce sujet. De toute façon, elle se foutait des ragots comme de sa première chemise.

Mis à part cette attitude peu amène envers ses semblables, Loïc avait révolutionné la culture régionale en y introduisant l'arboriculture à outrance. Il avait rapidement couvert le plateau de pêchers et de pruniers d'ante, puis à la place des anciens pâturages en bordure du Seignal, de noisetiers truffiers et de noyers. Dans cette contrée où avant tout l'élevage des bovins et le lait étaient majoritaires, la démarche parut tout au moins au début, relativement audacieuse. Mais au bout de quelques années, les septiques se rangèrent du côté des déjà convertis. Ils lui reconnaissaient un don inné pour faire pousser les arbres mais en attribuaient le principal mérite à son argent. Ce détail ne manquait pas de faire grincer les dents à certains, pétris de jalousie.

Le maître mettait rarement la main à la patte. Il convoquait son régisseur dans la grande salle du rez-de-chaussée tout encombrée de vieux coffres, de panoplies richement garnies d'armes de jet, dont le sol dallé de pierre blanche s'ornait de peau de bêtes fauves. Il traçait, ordonnait, organisait. Parfois, il passait dans les champs à cheval. Parfois, c'était au

volant de sa Land-Rover ou sur une moto tout-terrain de grosse cylindrée qu'on entendait venir de loin.

Il découvrait ainsi souvent à la saison des fruits, du personnel qu'il ne connaissait ni d'Ève ni d'Adam, venu en renfort pour la récolte. Il s'en souciait d'ailleurs fort peu. Courtois mais distant, il parlait rarement et tout le monde le craignait. Sa réputation le précédait toujours d'une bonne longueur.

Il lui arrivait de disparaître pendant plusieurs jours, sans explications, aucune, sinon de tout organiser à l'avance avec son régisseur, et Sylvia la femme de ménage, cuisinière et sans doute, plus – mais...chut !

Il s'enfermait pendant des demi-journées entières à l'étage et nul ne savait ce qu'il y faisait. On le soupçonnait plus où moins de recevoir des femmes en cachette, mais personne n'avait pu en acquérir la certitude. Après tout c'était sa vie ! Il la menait comme il l'entendait.

Le soir le retrouvait seul dans le grand salon du rez-de-chaussée, devant l'imposante cheminée en pierre au-dessus de laquelle était suspendu le masque. Il le regardait longtemps. Celui-ci devait lui ramener en tête une foule de souvenirs d'antan. Le restant de la soirée, il le passait généralement à lire, à écrire, à écouter du Mozart sur sa chaîne hi-fi dernier cri, ou bien devant son poste de télévision si par chance il y avait un « bon polar ! » au programme.



**P**UIS un soir...  
 Un soir d'hiver, de vent et de pluie comme il n'en existe que dans notre humide Sud-Ouest, alors que la nuit était tombée à partir de dix sept heures, il se produisit un évènement qui devait chambouler le bon ordre établi sous ce toit de tuiles périgourdines.

Loïc était affairé à sécher ses vêtements détrempés par une randonnée nocturne à la recherche du chien « Kali » qui avait fugué... quand le destin frappa à sa porte.

Le pêne tourné et la porte ouverte, celui-ci se présentait sous les traits d'une ravissante jeune femme. L'apparition tenait une petite valise à la main et semblait trempée comme une soupe, ses longs cheveux noirs dégoulinant de chaque côté de son visage d'ange.

– Je m'excuse de vous déranger à une heure aussi tardive... Monsieur, déclara l'apparition. Ma voiture est tombée en panne sur la route en bas, en face de votre allée. Sur cette route déserte à cette heure, je n'avais guère d'espoir de trouver une âme charitable pour me porter secours. J'ai aperçu de la lumière au loin à travers les branchages. J'étais complètement perdue, alors... j'ai suivi le chemin, votre chemin. Je me suis autorisée à monter, pardonnerez-vous mon audace ?

– Comme le Petit Poucet ! dit Loïc, un sourire au coin des lèvres. Vous avez suivi la lumière et vous avez bien fait ! Vous êtes pardonnée, cela va de soi !

– Exactement... comme le Petit Poucet ! J'espère simplement ne pas être tombée dans le repaire de l'Ogre et qu'il m'arrive pareille mésaventure, reprit-elle avec un petit air apeuré. Cette réponse de circonstance déclencha chez l'homme un grand éclat de rire.

– Rassurez-vous, reprit Loïc. Je suis un homme seul, certes, mais je n'ai rien d'un ogre ni même d'un satyre au demeurant. Donnez-vous la peine d'entrer. Je vous en prie.

– Oh... là là !... C'est d'autant plus dangereux si vous êtes seul ! Peut-être êtes-vous tout de même cet ogre en réalité ? Elle pouffa de rire. Tant pis, je prends le risque, puis jetant un coup d'œil à ses chaussures dégoulinantes d'eau de pluie : mais je vais tout mouiller chez vous !

– Aucune importance, venez vous sécher. D'ailleurs, vous voyez... je faisais de même à l'instant où vous avez frappé. Il n'y a pas plus d'un quart d'heure, je venais de récupérer mon chien « Kali » qui avait fait une petite fugue.

À l'épélé de son nom, le chien avait levé la tête un instant, contemplant la visiteuse d'un air blasé, puis, sans doute rassuré s'était replongé dans un sommeil réparateur.

– Pour votre voiture, nous nous en occuperons demain si vous le voulez bien. Est-elle bien garée au moins ?

– Oui elle l'est, du moins je pense, dit la fille, dans l'entrée de votre allée.

– Dans ce cas, c'est avec grand plaisir que je vous offre l'hospitalité. Je prie pour que l'on ne vous attende pas ce soir. Votre présence sous mon toit ne peut être qu'un don de Dieu. La maison est grande, les chambres sont nombreuses et je serai ravi de passer cette soirée en votre compagnie – en dehors de toute arrière-pensée malhonnête, cela va de soi.

– Cela sera avec plaisir. Cette région a l'air sinistre.

– Allons donc vous n'êtes pas d'ici cela ce voit, s'étonnait Loïc. Vous savez... elle est bien plus accueillante lorsqu'il fait jour et que le soleil brille. Contrairement à ce que vous pensez peut-être, le soleil est souvent présent après les brouillards matinaux.

– Effectivement, vous avez raison. Je ne suis pas d'ici j'arrive de Paris. J'ai rendez-vous chez un notaire à Eymet demain matin. Affaires de famille, un oncle décédé, voyez-

vous ? J'étais presque arrivée sans cette maudite panne. Mais il faudrait que je prévienne mon hôtel de ce contretemps, sinon ils vont s'inquiéter. Auriez-vous un téléphone par hasard ?

– Mais, ma parole, vous vous croyez au fin fond de l'Afrique ! s'exclama Loïc bon enfant. Ici, c'est sans doute la campagne, mais grand Dieu, nous sommes au 20<sup>ème</sup> siècle ! Nous nous en occuperons plus tard si vous le voulez bien. Dans l'instant, le plus urgent, c'est de vous sécher, sinon vous allez attraper la mort.

Elle avait déboutonné son imperméable mastic. Dessous, moulé dans une combinaison de jersey marron et un pull beige à col roulé en cachemire, son corps magnifiquement galbé s'étirait dans un des fauteuils Régence du salon. Ses pieds, chaussés de fines bottes de cuir fauve s'avançaient avec un plaisir évident vers le feu.

Loïc accéléra la flamme en jetant deux bûches de chêne dans le brasier.

– Voilà, dans cinq minutes vous serez séchée, dit l'homme. Vous savez, si le cœur vous en dit, vous pouvez ôter le reste de vos vêtements. Cela serait mieux pour vous. Je vais me retirer et vous fournir auparavant une robe de chambre.

– Cela ne sera pas nécessaire, merci quand même de l'intention. C'est gentil à vous, mais ça ira très bien comme ça.

Elle avait détaché le bandeau qui retenait ses cheveux vers l'arrière de sa tête et ces derniers, bruns, longs et mouillés, tombèrent lourdement sur ses épaules.

Loïc fila lui chercher une serviette avec laquelle elle épongea soigneusement sa chevelure.

– Avez-vous faim ? Avez-vous soif ? Voulez-vous quelque chose de chaud ?

– Avec plaisir. Un thé brûlant par exemple et quelques toasts beurrés feraient l'affaire, si vous avez et si ce n'est trop vous demander ? Je meurs de faim. Mais... ne vous dérangez pas, indiquez-moi seulement où se trouve la cuisine je me débrouillerai. Il faut bien que je me rende utile !

– Non, non, ne bougez pas je m'occupe de tout. Vous avez le téléphone sur le guéridon à votre gauche si vous voulez avertir votre hôtel.

Son hôte avait déjà tourné les talons en quête d'un lunch improvisé. La jeune femme lui cria :

– Au fait, je ne me suis même pas présentée : Lucile... Lucile Duchamp, décoratrice.

– Enchanté : Loïc Le Bihan, Gentleman Farmer. C'est bien comme ça qu'on dit, non ?

Pour vous servir.

Elle entendait l'homme s'activer dans la pièce à côté qui devait être la cuisine. Puis, il revint bientôt avec sur un plateau du thé fumant, du pain de mie, du poulet froid, un œuf à la coque, une portion de pâté de campagne, des fromages divers, et – cerise sur le gâteau – une bouteille de saint-émilion toute poussiéreuse.

Celui que l'on connaissait sombre et sauvage s'était soudain métamorphosé pour la petite naufragée de la route en un chevalier servant, galant et dévoué.

– Vous voudrez bien me pardonner déclarait ce dernier, la frugalité de ce repas mais ma cuisinière ne vivant pas ici-même et vue l'heure tardive...

– Mais c'est merveilleux ! S'exclamait-elle. C'est un vrai festin que vous m'amenez là ! Il ne fallait pas vous donner tout ce mal. Le thé suffisait mais puisque nous nous trouvons au pied du mur...

Elle attaqua à belles dents une cuisse de poulet pendant que Loïc débouchait la bouteille de saint-émilion.

– Je veux bien admettre, dit-elle entre deux bouchées, que vous ne me teniez pas compagnie pour partager ce plantureux repas puisque vous avez déjà dîné, je suppose ? Mais vous n'allez pas me laisser déguster ce divin nectar, toute seule ? Tenez-moi donc compagnie. Je vous en prie, sinon, je vais être très gênée.

– Soit, dit Loïc, mais c'est uniquement pour vous faire plaisir. En général, je ne bois jamais d'alcool le soir, même du très bon vin.

Il alla se chercher un verre et revint s'asseoir auprès de la jeune femme. Celle-ci, visiblement, se délectait de la situation. C'est en dégustant effectivement les premières gorgées du noble breuvage que son regard se posa sur le masque accroché sur le manteau de la cheminée.

– Grand-Dieu ! Mais vous êtes l'heureux possesseur d'un masque Womoumba ? Comment est-ce possible ? Et comment ne l'ais-je pas remarqué avant ?

– Vous connaissez ? Il est exact que ces masques sont d'une grande rareté. Ils proviennent d'une tribu de Haute-Volta réputée farouche et en voie de disparition. Savez-vous qu'au début de ce siècle ces terribles guerriers se livraient encore à un cannibalisme larvé ?

– Ce que vous dites là ne m'étonne pas. J'ai étudié les mœurs de ces populations étranges. Oh, rassurez-vous, à l'Ecole du Louvre. Je l'ai fréquentée assidument et puis dans les livres d'ethnologie. En tous cas, pour le « masque » je l'ai reconnu tout de suite, je suis décoratrice, ne l'oubliez pas. Il est de mon devoir d'en savoir le plus possible sur tout ce qui existe à travers le monde, de tout ce qui s'accroche aux murs ou au plafond ou qui se pose au sol.

– Ah... bien ! En tous cas, je puis vous préciser que ces masques pratiquement introuvables, je parle des « authentiques » représentent une valeur marchande non négligeable.

– Je sais cela également, reprit la jeune femme. Cependant, il y a un détail que vous ignorez sans doute au sujet de ces masques, dit-elle en reposant son verre sur le plateau.

– Dites toujours.

– Eh bien, ces masques ont paraît-il la faculté de parler. Enfin, je précise : chaque masque Womoumba est détenteur d'un ou plusieurs messages. Ceux-ci sont imprégnés dans la substance même de l'objet. Ils peuvent être communiqués à certaines personnes réceptives – des médiums par exemple – sous forme d'ondes télépathiques. Saviez-vous cela ?

– Allons donc... j'ai déjà entendu parler de telles sornettes il est vrai, mais de là à les prendre pour argent comptant... il y a un monde ! Loïc ne put réprimer un grand éclat de rire.

– J'ai fréquenté ces peuplades quasi-primitives. Tout n'est que théâtre chez eux !

– Ne riez pas, dit la jeune femme avec un air de reproche à son rencontre. Et brusquement sérieuse : consentiriez-vous à me le prêter... pour la nuit ?

– Quoi donc ? Le masque ?

– Mais oui bien sûr, le masque ! J'aimerais essayer.

– Mais essayer quoi ?

– De le faire parler, cela doit être amusant, ne pensez-vous pas ? Elle prit un petit air implorant en prononçant ces mots et cela fit à nouveau rire Loïc. Lui qui habituellement ne riait que très rarement et encore, jamais devant des invités par exemple, eh bien il s'en donnait à cœur joie devant la jeune fille.

– Je vous le rends demain matin sans faute précisa Lucile. Vous me faites confiance, j'espère ?

– Mais oui ... si vous y tenez, enfin si tel est votre désir ? Que ne pourrait-on pas accorder à une aussi charmante personne que vous ? Bien sûr que j'ai confiance et n'oubliez pas : vous êtes entre les griffes de l'Ogre ! Inutile d'essayer de fuir avec le masque, toutes les issues seront verrouillées pour la nuit. Il partit encore d'un grand éclat de rire qui résonna aux quatre coins de l'immense pièce.

– Il se fait tard, déclara la jeune femme. Si vous voulez bien me montrer ma chambre ? Je tombe de sommeil. Cette journée de voyage sous la pluie m'a épuisée.

Il la précéda, portant sa valise dans le grand escalier en pierre jusqu'à la chambre rose, la plus belle, celle qui la journée permettait par sa large croisée d'admirer la vallée de la Dordogne de l'est à l'ouest.

Elle le suivait, le masque d'ébène qu'elle avait décroché de son clou tenu fermement sous son bras.

Il poussa la porte et alla déposer la valise à côté du grand lit à baldaquin qui trônait au milieu de la pièce.

– Vous êtes ici chez vous, dit-il. Au fond à gauche vous avez la salle de bain et le cabinet de toilette. À droite un grand placard avec tout le linge qui peut vous être utile notamment des serviettes. Je vous laisse vous installer. Êtes-vous sûre que vous n'avez besoin de rien d'autre ? Je suis à votre disposition. N'hésitez pas à frapper à ma porte. Ma chambre est juste en face, sur le pallier.

Ils se séparèrent sur un baisemain que l'ours venait d'accorder à sa charmante invitée.

Aussitôt le maître des lieux sorti de la pièce, elle ferma sa porte à clé derrière lui et de nature méfiante, cala par précaution le dossier d'une chaise contre la poignée. Ainsi, elle dormirait en toute quiétude.

Loïc, de son côté, mit du temps à s'endormir. L'image de la jeune femme ne cessait de l'obséder. Le destin lui envoyait un ange, au féminin bien sûr. Elle était belle, d'une beauté sauvage, comme il les aimait ! Il se prit à rêver. Elle frappait doucement à sa porte. Il criait sourdement : oui... alors, elle ouvrait lentement le panneau de chêne, passait sa tête dans l'entrebâillement de la porte. Ses cheveux dégoulaient sur ses épaules, mais ce détail ne le dérangeait en aucune façon. C'est vrai qu'elle était belle et il éprouvait soudain un désir incontrôlable à son égard. Sa tête était toujours là, puis le reste du corps apparaissait dans l'ouverture finissant de le déboussoler. Elle était entièrement nue, les bras croisés sous ses seins magnifiques et semblaient les soutenir comme dans le tableau de Gauguin intitulé « *Les Seins aux Fleurs Rouges*. » et il réalisa quelle grelottait.

– J'ai froid, disait-elle, je n'arrive pas à me réchauffer. Me feriez-vous une petite place dans votre lit ? Auprès de vous ? Je me ferai toute petite. Je vous promets que je ne vous dérangerai pas.

– Oh oui, venez... venez me rejoindre. Vous ne me dérangez pas le moins du monde, au contraire. À deux nous serons plus forts.

– Éteignez la lumière... s'il vous plait. Je me sens horrible et si vulnérable. S'il vous plait !

Dehors, la pluie redoublait d'intensité et on l'entendait battre les volets avec violence. L'homme s'exécuta, éteignant sa lampe de chevet. L'obscurité se fit totale. Alors, dans le noir, Loïc perçut comme un sanglot puis plusieurs de plus en plus rapprochés.

– Mais... vous pleurez ! Que se passe-t-il ? Vous avez besoin d'aide ? Venez me rejoindre. Je vous jure que je vais vous consoler, je... je crois que je suis amoureux de vous. Vous entendez ? Je vous aime ! Mais qu'attendez-vous ?... je vous attends... venez mon amour !

Soudain, le silence se fit, terriblement déroutant. L'homme était à l'affût, en quête du moindre petit soupir... Mais rien ! Rien que cette maudite pluie qui n'en finissait pas de tomber. Alors, pris d'un doute, il ralluma sa lampe. La chambre était vide de toute autre présence humaine que la sienne. Il ne savait plus s'il sortait d'un rêve éveillé ou s'il avait réellement dormi. Pour en apprendre d'avantage sur ce mystère, il sauta de son lit pour aller vérifier si la porte était bien fermée. Non seulement elle l'était, mais il constata qu'en plus elle était verrouillée et se rappela avoir tourné la clé lui-même une heure auparavant par réflexe, comme il le faisait chaque soir. Il avait donc rêvé ! Que faire ? Il ne pensait qu'à elle. Quelle démarche adopter ? Aller frapper à sa porte ? Il aurait l'air malin s'il la réveillait ! Ne le prendrait-elle pas pour un fou ? Ou plutôt pour un pervers sexuel en manque ? Non. Décidément, comme il n'était plus sûr de rien il adopta la stratégie de l'autruche – se cacher la tête sous le sable. Il revint se coucher guettant encore pendant de longues minutes le moindre bruit suspect, le moindre glissement, ou un bruit feutré de pas dans le couloir. Rien de perceptible ne se produisant, bercé par le tambourinement intense de la pluie, il finit par s'endormir cette fois pour de bon.

**Lisez la suite dans *le Masque d'ébène* de Lou MARCEOU**

**En vente sur ce site**